

.../...

Les récits autobiographiques

Lyne LÉON

Dans un premier extrait, Lyne Léon¹, qui a enduré mille souffrances dans sa chair et dans son cœur, décrit sa rencontre avec son père décédé. Elle y évoque brièvement ces manifestations cauchemardesques, terrifiantes, que le Bardo Thödol ramène à l'expression des projections mentales du mourant. Et l'on imagine combien la frayeur est vive pour qui n'est pas accompagné d'un guide rompu aux pièges des illusions ; un guide capable de baliser le chemin vers la " Claire Lumière ". Justement, dans le deuxième extrait, Lyne exprime sa nostalgie de cette Lumière entrevue de temps à autre au cours de la longue nuit de son coma. Heureusement, elle put se raccrocher à une lueur d'espoir, c'est le cas de le dire, toute petite et bien fragile :

_ 1) L'obscurité se déchire brutalement : la porte de l'ascenseur est ouverte et il n'y a pas de plancher.

Mes yeux fixent le trou béant. Le gouffre veut m'aspirer... Je me cramponne de toutes mes forces, mais mes doigts vont lâcher, ils lâchent, et je tombe, je tombe ... je veux crier mais la nuit m'opprime.

J'ai si froid, si peur...

(...) je ne cesse de tourner, en hurlant, aspirée par le vide interminable.

J'erre, je flotte. La nuit n'est pas franche : on m'observe. Je tourne la tête... Mon père est assis, en image claire contre ma nuit. Mon père... Mais il est mort ! Mon père est revenu !

Je ferme les yeux, je les rouvre : mon père est bien assis, tout près... Je l'ai aimé si fort !

La joie me submerge. *Mais pourquoi reste-t-il loin de moi. Il est si près et je ne peux le toucher ! Viens ! Je veux me blottir contre toi ! Retrouver tes bras, comme avant, quand j'étais petite fille !*

Il me regarde, attentif, inquiet. Je ne vois que son buste, sa chemise blanche, le col ouvert, les manches retroussées. *Il est venu veiller sur moi, il est venu m'aider à dormir , Papa... Je t'ai retrouvé, retrouvé...*

¹ " Ma mort, et puis après ", Cf. bibliographie. Lyne Léon fut victime d'un dramatique accident de la route dans lequel périrent son mari et l'enfant qu'elle attendait.

J'ouvre et je ferme les yeux. Il reste là, il veille. Je vais dormir dans la joie. (...)

2) J'aperçois des marches. La première semble sculptée dans la lumière. Une lumière dorée, très brillante, que je sens chaude et venue d'un soleil. Je serais bien là-haut. Je me sens dans une paix absolue, comme je ne l'ai jamais été.

(...) Ma lueur était si fragile... Elle s'est réchauffée, abreuvée à ce qu'aujourd'hui, je nommerai l'Extase. Un plaisir quasi divin, inexplicable, qui prenait possession de moi avec une puissance, une violence sans égale... Comment une telle sensation a-t-elle pu habiter ce cercueil qu'était devenu mon corps ?

Perdu dans le froid de ma nuit, comme je l'attendais avec ferveur, ce paroxysme ! Comme je le guettais ce moment lumineux ! Ma chair et mon âme en resteront définitivement marquées.

Jusqu'à la nostalgie.

Peut-on survivre d'avoir touché à l'extase ?

(...) Mais je ne peux toujours pas, quinze années plus tard, m'enfoncer dans le sommeil sans songer à l'autre nuit, la mienne. À cette mystérieuse Extase qui me laisse un arrière-goût de regret.

" Peut-on survivre d'avoir touché à l'extase ? " Il semble que oui. Lyne a survécu, comme nombre d'expérimentateurs. Et le souvenir de leur EMI reste généralement celui d'une expérience extrêmement agréable, bien que parfois teintée de la nostalgie qui imprègne si fortement les dernières phrases de ce récit.

Marie Christine d'Welles

Marie-Christine a 17 ans lorsqu'elle choisit de mettre fin à une jeune vie d'injustice et de souffrances. Elle est hospitalisée de toute urgence, juste à temps pour vivre une expérience extraordinaire entre la vie et la mort. Une expérience qu'elle décrira, vingt ans plus tard, dans un livre d'une rare qualité émotionnelle. Ce récit autobiographique raconte une jeunesse marquée par le regard des autres. Un " regard fou ", puisque ces autres se sont déchargés de leur propre folie sur Marie-Christine. Désormais étiquetée folle, son objectif prioritaire, vital même : se défaire, définitivement, de cette marque d'infamie. Car il n'est pas question pour elle d'accepter un tel verdict et de s'enfoncer dans une folie qui n'est pas la sienne. Les premières pages retracent cette EMI

vécue par l'auteur à la suite d'une tentative de suicide. Initiation douloureuse dont elle *renaîtra* profondément transformée, à jamais allergique à toute forme d'injustice.²

Je suis entièrement extérieure. C'est bien, cette douceur. Je suis la lumière, un souffle de vent, une musique, un bruissement d'ailes. Le bonheur ! Pas le bonheur qu'on connaît, non, l'autre, celui qu'on devine. Je n'ai plus de corps, plus de souffrances, plus rien de commun avec ceux que je regarde.

(...) Combien de temps ? Je suis bien, je n'ai plus envie de revenir dans ce corps trop seul. Je le trouve mieux allongé que moi dedans pour le tenir debout.

(...) Nouvelle intervention sur le corps, je regarde. Ils l'examinent, ont l'air satisfait. Le temps s'écoule, je regarde, je suis bien, j'ai envie de partir plus loin, je sens qu'après il y a cet indéfinissable état, je pars... Je suis musique, lumière, je suis la main qui caresse sans toucher, je suis l'odeur qui fait vibrer. J'avance comme un souffle de vent, légère, fluide, heureuse. J'appartiens à un autre monde. Celui que je laisse n'a pas besoin de moi, il ne m'intéresse pas, je m'y sens étrangère. Quel mot pour définir ce nouvel état ? Peut-être la paix ? Peut-être la joie ? Non, c'est plus doux. Ce mot n'existe pas, il fait partie d'un autre monde. Le temps s'écoule.

(...) Il s'approche, fixe le corps, l'expression de son visage change. Il refuse l'inéluctable.

Je le regarde, intéressée. Il ne sais pas que je le regarde puisque mes yeux sont fermés.

Il prend ma main, la tient dans les siennes. Son visage a une expression de souffrance. Il a compris, mais refuse. Il regarde les tuyaux, lit les notes, questionne, vit. Je me sens de nouveau attirée par la lumière. Ne plus me retourner, je ne me retournerai plus. De nouveau je suis bien. Le chemin est long, mais je sais qu'au bout de ce tunnel... Surtout ne pas me retourner. Je sens qu'on m'y oblige, je suis comme happée. Un grand froid me saisit. Je me retourne, j'ai mal, très mal. Je voudrais pouvoir hurler.

Il revient, caresse ce visage, repousse les cheveux. Il veut voir.

Je voudrais repartir mais je me sens tirée, comme aspirée. Une force me retient, je la sens, elle m'agrippe de toute sa puissance, je suis aimantée, je ne peux pas fuir.

² *Folle... moi ?* Extraits des pages 12 à 14, Cf. bibliographie. Ce même témoignage est cité dans l'ouvrage d'E-S. Mercier et M. Vivian, *Le voyage interdit*, au chapitre VIII. Cf. bibliographie.

Son visage se creuse, il a peur, tient la main, met son pouce sur le poignet. Il refuse, il se jette sur le corps, j'ai mal, il appuie, j'ai mal, il souffre. Il est fort ! Tellement ! Je m'agrippe, il le veut. Il me donne sa force. Je vis.

Lise Thouin

En 1985, au retour d'un voyage en Europe, Lise Thouin, une comédienne québécoise réputée, est victime d'une infection virale fulgurante, une virémie. Tout son organisme est atteint, organes vitaux compris. Hospitalisée d'urgence son état se détériore rapidement et, ainsi qu'elle l'écrit, sa vie aurait dû s'achever là. En effet, Lise a basculé de *l'autre côté des choses*. Pourtant, après une brève et stupéfiante *excursion* hors de son corps sa conscience réintègre celui-ci, et avec elle la vie.

Quelques temps après son rétablissement Lise s'investit dans un bénévolat terriblement éprouvant, mais combien gratifiant, en faveur d'enfants atteints de maladies graves. Les échanges avec ces petits malades sont d'une incommensurable richesse pédagogique, car ces enfants-là sont nos meilleurs maîtres, précise-t-elle.

Comme bien d'autres Lise Thouin conserve un souvenir plein d'amertume de son séjour de *l'autre côté des choses*. Elle regrette en particulier d'avoir complètement oublié les fantastiques connaissances qu'elle y possédait alors. Les dates anniversaires de sa *re-naissance* sont pour elle l'occasion d'une réflexion nostalgique³ :

24 février 1986

Prête à fêter seule l'étrange anniversaire de ma mort et de mon retour à la vie. Sept mois déjà depuis cet éclatement doré qui m'a éclaboussée, brûlée vive, anéantie et recréée dans le même instant. Une fraction de moment de plus, une fraction de douleur de plus et j'étais désintégrée. Pas morte, disparue. Devenue rien. Étrange rappel de cet instant qui m'a laissée écartelée entre deux mondes. Un monde trop petit pour moi maintenant et l'autre dont on m'interdit l'accès. Écartelée au-dessus du vide. Avec ce mal dans mon corps qui est revenu depuis quelques jours pour me dire qu'il n'aurait pas fallu l'oublier. Mais pourquoi m'avoir ouvert la porte si c'était pour la refermer aussitôt ? Pourquoi m'avoir fait connaître la lumière si c'était

³ "De l'autre côté des choses", pages 18, 19, 22, 23 ; Cf. bibliographie.

pour me la retirer dans le même instant ? Pourquoi m'avoir appelée et comblée si c'était pour me laisser ici seule et brisée ? J'ai sept mois aujourd'hui. Je ne suis plus tout à fait d'ici... Je n'y trouve pas ma place. Je m'ennuie de " là-bas ". Je me sens différente.

23 juillet 1986

Le tournage de Cogne et gagne est terminé. Demain, c'est le 24 juillet, mon premier anniversaire. J'aurai un an. Un an depuis le moment horrible où cette lumière, plus brillante et plus cruelle que l'or en fusion, a jailli en moi et m'a embrasée tout entière. Une brûlure intolérable a longé ma colonne vertébrale, du sacrum jusqu'à la tête. J'ai flambé à l'intérieur comme une torche vivante. Puis l'or liquide venu des profondeurs a brutalement éclaté dans mon crâne vitrifié, devenu transparent pendant cette fraction d'instant comme le fond inversé d'une éprouvette. J'ai hurlé si fort qu'on a entendu mon cri sur tout l'étage de l'hôpital. Je reprenais possession de mon corps dans la douleur et la terreur.

J'ai vécu les jours qui ont suivi déchirée, avec l'impression terrifiante d'être doublée. Bien sûr, j'étais consciente qu'une partie de moi souffrait sur un lit d'hôpital, et pourtant tout ce qui m'entourait me semblait n'être qu'une vague illusion. Ma vie, ma famille, mes amis, tout cela était à peine réel, c'était comme un reflet dans un miroir déformant. Il y avait un autre moi bien plus vivant qui existait ailleurs au fond d'un espace inconnu. De là, je comprenais toutes choses. Je jonglais avec des milliards d'équations mathématiques complexes et je les résolvais toutes dans un bonheur indicible, presque orgasmique. Je jouais avec les idées, les concepts abstraits en série. Je faisais plus que les comprendre, je les pénétrais, je les contenais tous. Ils étaient moi et j'étais tout. Comment avais-je pu vivre autrement qu'en sachant tout cela ? Le temps, l'espace, la vie, l'éternité, c'était si simple, si intelligent, si magnifiquement évident. La douleur de mon corps était réelle, mais elle ne m'atteignait pas vraiment, comme si j'avais été un peu " au-dessus ".

Quelques jours plus tard, les deux parties séparées de moi se sont confondues doucement et se sont rejointes à l'intérieur. Malgré la douleur intolérable que je ressentais de nouveau, il m'est arrivé après avoir été réunifiée, d'avoir peur de redevenir deux — deux sur l'oreiller — irréconciliables. Visions de la mort toujours. Et puis je me suis mise à parler, pour leur dire ce que j'avais vécu, ce que j'avais su. Aussi pour ne pas oublier. Il ne me reste que quelques souvenirs des mots que je leur ai dits,

c'est tout ce que je me rappelle, juste quelques mots, quelques images éparses et incomplètes... Personne n'a rien noté. Ils me regardaient, incrédules, en se demandant si j'avais toute ma tête. Je parlais sans arrêt. Du temps, de l'espace, de la lumière, de la mort... Pourquoi n'ont-ils rien noté ? Parfois me vient une colère sourde...

Maintenant, j'ai perdu la clé... Décourageant d'avoir à fonctionner au jour le jour avec un cerveau terrestre minuscule, lent et lourd. Impression furtive et bienheureuse d'avoir retrouvé le fil, la connexion égarée, au moment où je m'endors, dans le petit instant lumineux qui s'ouvre parfois avant que les rêves ne commencent. Mais, au réveil, tout s'efface. Et se battre encore et encore pour ne pas mourir de nouveau. Je ne cherche pas des souvenirs, je cherche quoi abattre, quel mur briser pour refaire le contact.